

I

« Je suis bien avec toi, et je voudrais y rester ainsi toute ma vie. »

Je caresse le ventre nu de Lan Chi, allongée à côté de moi. Il est difficile de s'imaginer que la jeune et fine vietnamienne attend un enfant, mon enfant. Moi qui ai dépassé la cinquantaine, je vais être père, et, après près de trente ans de célibat, j'envisage de me marier. Enfin, si elle le veut, car je ne lui en ai pas encore parlé. C'est un héritage de mon père*, il l'avait achetée au Vietnam, puis, il l'avait un peu oubliée et elle avait été recueillie par les Brixton jusqu'à ce que l'héritier de sa fortune, moi, en l'occurrence, en fasse la gouvernante d'un cottage dans le Sussex, partie du lot dont j'avais hérité, et ma maîtresse par la même occasion. Lan Chi se lève avec grâce et une souplesse féline et je l'imite, mettant une robe de chambre de soie sur moi. Dehors, il fait un temps à rester chez soi. Le vent souffle, humide et glacial quand on ouvre les volets. Un temps d'hiver en bord de mer, surtout quand c'est la mer du nord, qui vous fait apprécier que votre bon feu de cheminée soit complété par un chauffage électrique :

* Lire : Adonis LEBEL

« Le déjeuner est prêt, Adonis. »

Adonis. Ce prénom, je l'ai toujours détesté. Ça aussi, je l'ai hérité de mon père, Philippe Lebel, et c'est une chance que le niveau de culture des français soit peu élevé, sinon, j'aurais souffert toute ma vie, et surtout, passé la cinquantaine et un peu bedonnant, de me faire appeler Lebel Adonis. Enfin, je préfère que la mère m'appelle Adonis que monsieur, ainsi qu'elle m'appelait au début, les amours ancillaires, très peu pour moi, bien qu'en ce domaine je suive les traces de mon père, ayant fait ma maîtresse et secrétaire de la bonne en place dans la villa que j'ai achetée, celle dont je suis le plus proche et le plus amoureux et qui m'attend de l'autre côté de la Manche. Après cinquante ans de pauvreté et près de trente de célibat, il n'est pas facile d'être riche et bigame et je patauge comme je peux dans cette abondance en exerçant un métier tout nouveau, moi qui n'ai été qu'archiviste dans toute ma première carrière, je suis devenu codirecteur avec mon ami Andrew Brixton, de l'International Friendship Agency dont le but officiel est de permettre à des gens ayant perdu le contact ou s'étant fâchés avec des amis de renouer le contact, mais, en réalité, une agence de détectives privés n'intervenant ni dans les affaires matrimoniales, ni dans les meurtres, mais les questions très délicates concernant des gens très riches :

« Andrew et sa femme doivent venir déjeuner, tu peux préparer quelque chose, s'il-te-plaît ? »

La seule différence entre une épouse et une servante, c'est qu'on ajoute s'il-te-plaît quand on lui demande quelque chose. Mais, bien sûr, Lan Chi se fera un plaisir de nous concocter un bon repas, comme elle sait si bien le faire, avec talent et avec amour . Pour l'instant, il ne s'agit que du breakfast anglais typique, avec le jus d'oranges pressées, les œufs au bacon et bien sûr, l'inévitable thé. Je me suis assez vite adapté à cette boisson nationale, moi qui était grand buveur de café. Il faut dire qu'un thé de qualité, et non la poudre de thé chimiquement aromatisée comme on en trouve souvent dans l'hexagone, peut être très agréable au goût même si, pour l'odeur, surtout au petit matin, rien ne vaudra jamais le café :

« Oui, ne t'inquiète pas, j'ai tout ce qu'il faut. »

Andrew Brixton est juriste et le codirecteur de l'IFA que son père a fondée avec le mien. Une sacrée idée, il faut le dire, et qui a fait leur fortune et qui consiste, en résumé, à venir arranger les affaires des clients qui peuvent payer très chers l'efficacité et la discrétion d'une agence qui, peu à peu, étend ses activités dans le monde entier, en Angleterre, où ses activités ont débuté, en Asie, où mon père adorait voyager, et depuis peu en France où j'ai fait mes débuts :

« Il paraît que vous avez fait du bon travail dans la clinique du docteur Bertrand*. »

Andrew et Dorothy, son épouse, sont arrivés de bonne heure, et, bien sûr, nous parlons de nos affaires :

« Ça va nous faire une bonne publicité, maître Ducaze de Montarieux nous a dit que le client était très satisfait de nos services et n'hésitera pas à nous envoyer des clients. »

J'aime bien ce couple typiquement anglais et néanmoins sympathique. Nous sommes devenus très rapidement amis, Andrew et moi. Il est d'ailleurs venu personnellement me chercher à mon arrivée à l'aéroport de Londres, il y a quinze jours, et, immense avantage, il parle un français presque parfait, et c'est assez pratique parce que mon anglais est encore assez limité. C'est que, si avec Lan Chi, qui parle très peu anglais et pas du tout français, nous arrivons à nous comprendre avec peu de mots et beaucoup de caresses, c'est une toute autre affaire avec un anglais pure souche qui vous donne un morceau de savon quand on a commandé une soupe**, ce qui, sur le plan gastronomique, ne donne pas tout à fait le même résultat, même en Angleterre :

* Lire : Secret médical.

** Soupe et savon, soup and soap se ressemblent phonétiquement.

« Maître Ducaze de Montarieux est un avocat réputé, même de ce côté-ci de la Manche, l'avoir comme partenaire est un gage de réussite. Et je suis certain que le docteur Bertrand vous enverra des clients, lui aussi. »

L'avocat et le médecin des plus riches, on ne peut rêver mieux. Quand Stéphanie m'a raconté, quand elle m'a téléphoné, que le bureau croulait sous les demandes. Pourtant, dans cette affaire, la chance a plus joué que le talent, mais je me garde bien de le dire à Andrew. Finalement, tout ce que nous avons réussi, c'est à démontrer à des parents qu'une bonne fessée, à condition qu'elle ne soit pas outrageusement violente, est nécessaire dans certains cas, pour l'éducation d'un enfant. Quand j'ai quitté Nathalie, je lui ai dit en plaisantant :

« N'oubliez pas, demoiselle, que la prochaine, c'est moi qui vous la donnerai. »

Mais je sais qu'il n'y aura pas de prochaines, que celle-ci restera dans sa mémoire comme la marque des limites qu'elle cherchait. L'enfant a besoin de savoir jusqu'où il peut aller, d'avoir des repaires, et une éducation sans punitions, c'est comme une route sans panneaux indicateurs, on ne sait ni où on est, ni où on va. Attention, je ne parle pas de violence répétée, ce qui est pire que tout. Une bonne fessée doit être unique et suivie du pardon. On efface l'ardoise et la vie continue sur des bases plus saines :

« Oui, il paraît que le chiffre d'affaires de la toute nouvelle succursale française a nettement augmenté en très peu de jours. »

Mais, hélas, ça va écourter mes vacances, car j'ai rendez-vous dès demain avec maître Ducaze de Montarieux et un client pour une nouvelle affaire. Philippe, mon adjoint, doit venir me chercher à l'aéroport et nous irons ensuite déjeuner et parler de l'affaire au Relais d'Auteuil, le restaurant favori de l'avocat :

« Je sais que vous aimez être en avance, mon cher Adonis, et je viendrai vous chercher de bonne heure demain matin pour vous emmener à l'aéroport. »

Je suis triste de devoir quitter Lan Chi après les jours merveilleux que nous avons connus et je suis décidé à terminer mon trop bref séjour par un bouquet final, l'emmener dans un restaurant de Brighton et lui demander sa main. Dorothy a été chargée d'acheter la bague, ce que dans ce pays dont la langue est obscure, je ne pouvais pas faire. Et puis, elle connaît bien Lan Chi et sait bien mieux que moi, ce qui est bien pour elle, et même, me donne quelques conseils, que traduit son mari :

« Surtout, ne l'emmenez pas dans un restaurant trop chic où elle serait mal à l'aise. Il y a un très bon restaurant vietnamien à Brighton, ce sera le cadre idéal. »

Lan Chi était, il n'y a pas si longtemps de cela, une petite paysanne d'une région reculée, et elle n'est jamais au restaurant :

« Chaque fois que nous avons évoqué l'idée, nous avons du abandonner tant elle avait peur de ne pas être à la hauteur. »

Ce soir, pourtant, les choses seront faites en grand. Le Pho, le fameux restaurant vietnamien de Brighton, a été réservé pour l'occasion. Bien sûr, la date n'est peut-être pas la bonne, et, de toutes façons, nous n'avons pas sous la main de moine bouddhiste pour la calculer en fonction de nos dates de naissances. De toutes façons, Lan Chi est maintenant très occidentalisée et, même au Vietnam, les coutumes ont beaucoup évolué. Et puis, elle est au courant de ce qui va se passer, du-moins, dans les grandes lignes, puisqu'elle est allée chercher une robe avec Dorothy pour l'occasion tandis que je m'achetais un costume, occidental, mais du plus grand chic :

« Je suis heureuse que tu vas faire ta demande ce soir. »

L'avantage qu'elle soit déjà au courant de ce qui va se passer, c'est que je ne risque pas de me voir opposer un refus, et ça, d'autant plus que, selon une adaptation de la tradition, ce n'est pas moi qui fera la demande. Les parents d'Andrew représenteront ses parents et Andrew leur fera la demande en mon nom :

« Si je m'étais imaginé, quand je vous ai vu la première fois, lors de votre arrivée à Brighton, que je demanderai à mon père qu'il t'accorde la main de Lan Chi... »

Lan Chi doit partir avec Dorothy, et nous ne nous retrouverons que ce soir, au Pho. Elle aura à ses côtés une interprète vietnamienne qui parle aussi bien anglais que français afin d'être tout à fait à l'aise :

« Ça va être une belle cérémonie, j'ai hâte d'y être. »

Le véritable mariage est en train d'être organisé par les juristes du cabinet Brixton, et ce sera, en principe, pour mon prochain séjour à Brighton, l'impossible imbroglio administratif sera très vite résolu. Tout est beaucoup plus simple quand on a des relations haut placées. En attendant, je passe le reste de l'après-midi avec Andrew à discuter de choses et d'autres, tant est si bien que nous ne voyons pas le temps passer :

« Il est temps de te préparer, Adonis, si vous voulez être à l'heure. »

Le chauffeur de la limousine louée pour la soirée, principalement pour nous ramener, Lan Chi et moi, au cottage après la cérémonie, se présente bientôt et nous partons vers Brighton. Andrew me plaisante :

« N'oubliez pas que vous ne devez pas toucher à votre fiancée jusqu'au mariage. »

Les traditions se perdent :

« Qui vous dit, mon cher Andrew, que nous ne serons pas sages ? »

Je m'attendais à ce que tout soit magnifiquement organisé par les Brixton, mais, je fus très agréablement surpris en voyant le restaurant magnifiquement décoré, avec une dominante rouge, couleur du mariage au Vietnam, par l'accueil en costumes traditionnel du patron et des serveurs et, plus encore, par la présence d'un ensemble de musique vietnamienne, flûte en bambou, violon monocorde et cithare :

« Bravo, mon cher Andrew, tu as fait magnifiquement les choses. »

Andrew rétorque modestement :

« C'est surtout Dorothy qui s'en est occupé, et je dois avouer qu'elle a fait un sacré travail. »

Pourtant, quelque chose m'étonne :

« Vous avez eu bien peu de temps pour tout préparer, surtout pour trouver un ensemble de musique vietnamienne. »

Il est vrai qu'on trouve de tout partout, de nos jours, mais, tout de même :

« Nous-nous doutions qu'il allait se passer quelque chose de ce genre, alors, nous avons commencé à chercher. »

Et me faisant un clin d'œil complice :

« N'oubliez pas, mon cher Adonis, que nous sommes les meilleurs détectives du monde. »

Effectivement, vu sous cet angle... Nous sommes les premiers et nous en profitons pour écouter cette musique mystérieuse et douce. Des membres du bureau arrivent peu après, madame Stephen, la secrétaire du bureau anglais et des détectives, Sylvie Delmas, la francophone, khaled et même la superbe Natalia Rieznikov, la maîtresse-chanteuse que j'avais neutralisée et qui avait rejoint l'agence :

« Merci à tous d'être venus. »

C'est un moment assez émouvant et j'ai du mal à retenir mes larmes. Et puis, soudain, sur un signe du patron du restaurant, la musique cesse et les serveurs ouvrent tout grand les portes et tous retiennent leur souffle. .. Au bras de Sir Antony Brixton, vêtue d'une longue robe rouge orné de motifs cousus de fils d'ors et coiffée d'un étrange chapeau aux formes de sombrero, Lan Chi fait une entrée, timide et rougissante, mais pourtant heureuse, au son de la musique qui a repris et qui rythme sa marche....

II

« Bonjour, Adonis, vous avez fait bon voyage ? »

Philippe m'attend, comme prévu, à l'arrivée de l'avion. Je ne sais pas si j'ai fait bon voyage, j'avais la tête pleine des souvenirs de cette fête magnifique où tout n'a été qu'émotion et moments de magie, de cette nuit où nous avons oublié que nous n'étions pas encore mariés. Mais j'étais triste, aussi, et d'avoir quitté ma douce vietnamienne :

« Franchement, est-ce que ça vaut la peine d'avoir de l'argent s'il faut travailler ? »

Je ne m'étais jamais posé cette question au temps où j'étais pauvre. Je me levais le matin afin de gagner de quoi payer les factures et mon loyer, éventuellement manger s'il me restait suffisamment et, de toutes façons, je quittais sans regret cet appartement miteux et bruyant où je vivais seul pour retrouver mes collègues, avant qu'ils partent les uns après les autres, à la retraite ou malheureuses victimes de la grande faucheuse des entreprises, la responsable des ressources humaines. Et puis, j'étais bien au chaud à ne rien faire alors que, dehors, il fait un froid de canard, un vent glacial me gifle le visage alors que nous allons vers la voiture :